

Ceci fait partie de la série

La marque du chrétien

De

James Thompson

La marque du chrétien

2 Corinthiens

6.4–10 ; 11.16–33

La religion : qu'a-t-elle fait pour vous ?

“Sont-ils serviteurs de Christ ? (...) je le suis plus encore” (11.23).

L'expérience religieuse de nos Eglises en Amérique ressemble quelque peu à l'ambiance d'une cafétéria. A la différence des pays à une seule expression religieuse dominante, nous nous trouvons devant une multiplicité de choix dans le domaine de la foi. Le résultat de cette pléthore d'offres est que nous devenons comme des consommateurs qui cherchent les meilleurs prix. En tant que tels, nous faisons les boutiques, jusqu'à ce que nous trouvions le ministère qui nous plaît. Nous écoutons les réclames offertes par les médias et les différentes sortes de publications, puis nous faisons notre choix. Si nous ne sommes pas satisfaits, nous pouvons tout simplement changer de marque !

Les questions qu'on nous apprend à poser, au sujet d'une marque, sont celles-ci : “Quels en sont les bienfaits pour moi ?” “Quel sera le profit pour mon investissement ?” Certains individus et certaines assemblées se posent les mêmes questions aujourd'hui, ce qui encourage beaucoup d'Eglises et de prédicateurs à vanter les prestations de leurs services. Une Eglise offre l'esthétique, une autre l'esprit tranquille pour un bon prix, une autre les signes de la puissance spirituelle. Certains dirigeants feront même une

étude de marché afin d'offrir une religion plus attrayante que ses concurrentes.

Est-ce un péché d'adopter cette approche à notre foi, de chercher ce qu'elle peut nous donner ? Le Nouveau Testament parle souvent de ce que la foi nous “offre”. Il parle en effet de tranquillité d'esprit, de chaleur, de puissance spirituelle. Mais “faire les boutiques” est une chose dangereuse dans le domaine religieux. L'expérience de Paul nous rappelle les dangers de cette approche “consommatrice” du ministère.

UN JEU POUR INSENSÉS (11.16–22)

Les chrétiens de Corinthe étaient des consommateurs obligés de choisir entre deux types de religion. Paul n'offrait pas du tout la même version du ministère chrétien que les “apôtres (...) supérieurs” (11.5) A juger des critiques dirigées par ces derniers contre Paul, nous pouvons supposer que leur ministère offrait quelque chose de spectaculaire (cf. 10.10). C'étaient des orateurs impressionnants qui faisaient des démonstrations visibles du pouvoir de Dieu dans leur vie. Apparemment, leur ministère était rempli de descriptions élaborées de leurs grands accomplissements. En effet, dans

les chapitres 10 à 13, on est étonné par la répétition de toutes les formes du verbe “se glorifier”. Le substantif ou le verbe se trouve dix-neuf fois dans ces trois chapitres. Les “apôtres (...) supérieurs” se glorifiaient de leurs qualités d’hommes à grande puissance spirituelle (cf. 11.22, 18). Cette vantardise mettait Paul sur la défensive.

Ces hommes super-spirituels se glorifiaient probablement des “visions et (...) révélations du Seigneur” (12.1), signes de leur pouvoir. Ils critiquaient Paul comme un faible personnage allant de ville en ville, objet des persécutions et du mépris de tous. Partout où il va, disaient-ils, il rencontre une nouvelle défaite, car il est constamment arrêté, battu, expulsé. Selon ce point de vue, Paul était incompetent (cf. 2.16) pour une tâche importante, ayant laissé derrière lui une histoire de faiblesses et d’échecs.

Comment répondre à un tel défi ? Nous pourrions penser que la meilleure réponse serait d’ignorer de telles critiques de notre ministère. Mais Paul ne les ignore pas et nous pouvons en être heureux, car sa réponse à ces accusations constitue la meilleure perspective de tout le Nouveau Testament sur la marque du chrétien. Paul décide que, pour se défendre, il se mesurera à ses adversaires. En 6.4, il fait une liste des marques par lesquelles il se recommande à ceux qui doutent. En 11.22–33, il identifie les marques de son ministère.

Certes, il nous est désagréable de nous glorifier des marques de notre service à Christ. En dehors de 2 Corinthiens, Paul ne se permet pour ainsi dire jamais ce genre de défense personnelle. Il hésite visiblement devant un tel procédé. Il qualifie ces choses de “folie” et admet qu’il joue le jeu des insensés : “Oh ! si vous pouviez supporter de ma part un peu de folie !” (11.1) ; “Ce que je dis, je ne le dis pas selon le Seigneur, mais comme hors de sens, avec l’assurance d’avoir de quoi me glorifier”(11.17). Dans des circonstances normales, donc, il est totalement inapproprié de se glorifier de ses accomplissements. Comme le dit si bien Paul, c’est bon pour les fous.

Pourquoi donc Paul, qui a horreur de la vantardise, décide-t-il de s’y adonner ? “J’ai été un insensé : vous m’y avez contraint” (12.11). Les chrétiens de Corinthe ont bien écouté les fous par le passé ! Paul se glorifie non pour les convaincre, mais parce que les Corinthiens sont devenus désorientés et facilement influençables.

C’est avec un sarcasme mordant qu’il dit : “Vous supportez en effet qu’on vous asservisse, qu’on vous dévore, qu’on vous dépouille, qu’on vous traite avec arrogance, qu’on vous frappe au visage !” (11.20). S’ils avaient été plus mûrs, plus capables de discerner le vrai serviteur de Christ et son véritable ministère, Paul n’aurait pas eu besoin de se glorifier.

Ce texte pose quelques questions importantes pour l’Eglise moderne. Si nous sommes des consommateurs d’une religion de “style cafétéria”, nous sommes sûrs de nous trouver dans une situation semblable à celle-ci. On va nous offrir des ministères variés et même contradictoires, et nous entendrons déclarer les mérites de chacun. La question à laquelle nous devons répondre est celle-ci : que sommes-nous prêts à supporter ? Paul joue le rôle du fou parce que les Corinthiens sont particulièrement attirés par les fous ! Il est primordial que l’Eglise reconnaisse les ministères légitimes, qu’elle refuse de n’être qu’une consommatrice. Il est possible que, comme les Corinthiens, nous soyons impressionnés par des revendications corrompues. Nous serons peut-être attirés par les ministères qui portent les meilleurs résultats pour le moindre sacrifice, ou bien par les ministères les plus inhabituels et spectaculaires. Une assemblée mûre ne sera pas vulnérable devant ceux qui ne font que se vanter de leurs accomplissements extraordinaires.

D’autres questions se posent. Quand faut-il se glorifier ? De quelles choses peut-on se glorifier ? Se glorifier n’est pas approprié lorsque nous laissons l’impression que nos réalisations viennent de nos propres efforts. Il est approprié, par exemple, de tenir des comptes et des statistiques. Mais la fascination des chiffres peut s’inspirer d’une mauvaise motivation. Si nous tenons nos livres rien que pour prouver la supériorité de notre assemblée, cela est inopportun.

De quoi pouvons-nous nous glorifier ? Paul répond en 11.23–33 et en 6.4–10. Chaque assemblée peut profiter de la liste des choses dont il se glorifie, en comparant cette liste à la nôtre.

SONT-ILS HEBREUX ? MOI AUSSI (11.22)

Pour commencer sa réponse, Paul se compare à ses critiques. “Sont-ils Hébreux ? Moi aussi. Sont-ils Israélites ? Moi aussi. Sont-ils de la descendance d’Abraham ? Moi aussi” (11.22).

Sans être entièrement certains de la distinction entre ces trois termes, nous pouvons savoir que des deux côtés de la dispute en question, on peut prétendre à une lignée juive pure. Comme Paul le dit aux Philippiens (3.4), il a de bonnes raisons d'avoir confiance dans la chair. Sur la question de l'héritage juif, il peut se mesurer à n'importe qui, point par point.

On a l'impression au début que Paul choisit de se glorifier des mêmes choses dont se glorifient ses critiques (son héritage juif). Mais ensuite, il s'écarte de ce sujet (comme il le fait en 12.1–10 également). En 11.23–33 il change entièrement de tactique et se lance dans une liste des preuves qu'il est bien serviteur de Christ. Tous ses avantages physiques, il les compte "comme une perte à cause de l'excellence de la connaissance du Christ-Jésus, mon Seigneur" (Ph 3.8).

Il nous arrive parfois de nous glorifier de quelque chose de trivial, finalement. Nous parlons du rôle important joué par notre famille dans l'assemblée, de la noble histoire de notre communauté de chrétiens, de nos accomplissements. Mais tout cela ne mérite pas que nous nous en glorifions. Paul sait qu'il est capable de se glorifier ainsi, mais il y renonce, pour cette même raison.

LES MARQUES DU CHRETIEN (11.23–33 ; 6.4–10)

Deux passages de l'épître de 2 Corinthiens donnent la liste des faits dans la vie de Paul qui démontrent qu'il est véritablement un serviteur de Christ. "Nous nous rendons à tous égards recommandables, comme serviteurs de Dieu" (6.4). "Sont-ils serviteurs de Christ ? (...) je le suis plus encore" (11.23). Paul, accusé d'être chétif et faible, se met à se défendre. Mais au grand dam de ses lecteurs, il se glorifie précisément des choses pour lesquelles on le critique. Lui qui est trop faible pour profiter de l'Eglise (11.21) se glorifie à présent des preuves de cette même faiblesse (11.29–30). En effet, le mot "faiblesse" devient un mot-clé dans les chapitres 10 à 13, car la faiblesse est une marque du chrétien (cf. 10.10 ; 12.5, 9–10 ; 13.4, 9). Le véritable chrétien ne possède aucune puissance venant de lui-même.

Paul démontre sa faiblesse par une liste étonnante d'événements survenus dans sa vie. Nous connaissons certains de ces incidents par le livre des Actes ou par les autres lettres de Paul,

car il n'en parle que lorsque son ministère est mis en doute. Ils donnent l'impression d'un personnage pitoyable ballotté de malheur en malheur.

On est frappé de voir le contexte identifié par Paul comme celui de ses plus grands accomplissements dans la vie chrétienne. En 11.23, il utilise des expressions comme : "plus encore" et "bien plus" (*perissoteros*, pour les deux), ou comme : "bien davantage" (*hyperballontos* ; TOB : "infiniment plus") et "souvent". C'est dire que dans ce domaine de sa vie, il n'a pas d'égal ! Ce domaine comprend la somme de son labeur (cf. 6.5 ; 1 Th 2.9), le nombre de ses emprisonnements (cf. 6.5 ; Ac 16.23), le nombre de coups (cf. 6.5) qu'il a reçus et le nombre de fois où il a frôlé la mort (cf. 1.8–11). Aucun signe miraculeux de la faveur de Dieu n'est venu secourir cet homme sans défense, battu et laissé pour mort. Personne ne risquait de voir dans de tels incidents désagréables les preuves de la puissance de Dieu.

Nous lisons avec stupéfaction la description de la faiblesse de Paul, la variété extraordinaire des malheurs qu'il a supportés, le nombre de moments difficiles dans sa vie. Quand on lit cette liste, on remarque que le ministère de Paul, au lieu de lui apporter santé, richesse et tranquillité, ne lui a donné que des peines. En 11.24–25, il parle des moments de douleur extrême. Le "quarante coups moins un" traditionnel des Juifs, que Paul a supporté cinq fois, était à la fois douloureux et humiliant. En revanche, ce sont les Romains qui l'ont battu de verges (cf. Ac 16.37 ; 22.25, 29). La lapidation (cf. Ac 14.19) était faite par une foule en colère. Partout où allait Paul, il créait des troubles publics qui aboutissaient à des coups humiliants administrés par des autorités civiles et des foules chauffées à blanc. Comme cela est suggéré par le passage de Galates 6.17, Paul portait sur son corps "les marques de Jésus" les cicatrices de ses batailles pour le Seigneur.

A part les passages à tabac et les soulèvements des foules, il existait le potentiel d'autres troubles. Dans 11.26, le mot "dangers" est répété plusieurs fois pour indiquer une variété de périls physiques. Ces dangers, qui pouvaient être aussi épuisants que les troubles eux-mêmes, surgissaient surtout à une époque où le voyageur devait affronter les menaces de la nature ("dangers des fleuves" ; "dangers de la mer") et des

bandits de grand chemin.

Les difficultés venaient également du fait de n'avoir aucun salaire garanti, aucune assurance maladie, aucune assurance chômage. Ayant mis sa profession au second rang et appris à dépendre des dons irréguliers des autres, Paul connaissait la faim et la soif, le froid et le dénuement. Il avait accepté un manque considérable de sécurité dans sa vie, parce qu'il avait confiance en Dieu pour ce dont il avait besoin. Son ministère l'avait amené à décider le sacrifice d'une certaine manière de vivre, afin de mettre sa vie à la disposition de Dieu. Il avait appris "en tout et partout, (...) à être rassasié et à avoir faim, à être dans l'abondance et à être dans la disette" (Ph 4.12). Comme il l'a dit aux Corinthiens : "comme attristés, et nous sommes toujours joyeux ; comme pauvres, et nous enrichissons plusieurs ; comme n'ayant rien, et nous possédons tout" (6.10). Son ministère impliquait le risque de perdre toute sécurité financière, mais en retour l'assurance d'une richesse sans mesure.

L'état de santé de Paul n'était pas une bonne publicité pour une société de consommation. Son genre de christianisme lui avait attiré beaucoup d'ennuis. Une personne qui "ferait les boutiques" pour trouver les plus grands bénéfices ne s'intéresserait pas à cette sorte de christianisme.

LE SOUCI DE TOUTES LES EGLISES (11.28)

Le ministère de Paul n'était pas seulement des flagellations et des lynchages. Il connaissait une autre détresse probablement plus pénible encore : "Et sans parler du reste, ma préoccupation quotidienne : le souci de toutes les Eglises !" (11.28). Dans un ministère authentique, on ne peut jamais laisser les problèmes au bureau ! Paul n'a même pas prétendu que son service lui donnait la tranquillité de l'esprit. Il parle plutôt de "préoccupation quotidienne" (*epistasis*). Ce terme pourrait se traduire "fardeau de la responsabilité". Ce ministère causait des nuits de veille (11.27 ; cf. 6.5). Aucun serviteur chrétien ne peut prêcher l'Evangile, assister à l'établissement d'une Eglise, puis s'en aller tout simplement !

Le souci de Paul pour les Eglises reflète le fait que ses travaux missionnaires ont eu pour résultat l'établissement d'assemblées dans toute la région méditerranéenne. Ses lettres comme ses visites nous rappellent qu'il restait intimement lié à la vie de ces assemblées. Une Eglise divisée le

peinait profondément, la désertion de certains le choquait et le décevait (Ga 1.6). Il maintenait ouvert, autant que possible, les liens de la communication, étant toujours prêt à s'attaquer aux problèmes répétés des Eglises. Il se sentait personnellement responsable, non seulement au moment de la naissance d'une assemblée, mais plus tard aussi, comme le père de la mariée qui a le souci d'assurer la protection et le bonheur de sa fille (11.2). Il était comme le parent qui surveille avec fierté ses enfants (12.14). Personne dans cette situation n'aurait pu s'en aller et abandonner son "souci pour toutes les Eglises".

Ceux qui considèrent la foi chrétienne comme une denrée consommable ne seront pas à l'aise avec ce souci. Nous voulons une religion qui nous enlève toute angoisse, pas une religion qui en produit ! Nous voulons la vie chrétienne tranquille et sereine, non celle qui nous prive de notre sommeil. Souvent, nous choisissons notre assemblée en fonction de son potentiel de nous protéger des problèmes. Mais Paul savait que nous ne pouvons éviter les problèmes qui nous causent du souci. Sa déclaration en 11.28 suggère que l'une des marques du chrétien est justement ce souci des problèmes de l'Eglise.

Il est normal, lorsque nous choisissons une assemblée, de vouloir choisir un groupe qui "gagne". Certains vont d'assemblée en assemblée, cherchant à éviter les problèmes. D'autres choisissent de rester et de lutter avec une assemblée déchirée par la friction intérieure. D'autres encore restent avec des assemblées qui souffrent dans des quartiers en pleine dégradation. Certains chrétiens, donc, choisissent toujours leur "souci pour les Eglises" plutôt que d'abandonner les communautés dans la difficulté.

UN MOMENT HUMILIANT (11.32-33)

Il y a eu, dans la vie de Paul, un moment particulièrement humiliant. Il s'agit de cette nuit à Damas où il échappa aux gardes de la ville ; on le descendit "par une fenêtre, dans une corbeille, le long de la muraille" (11.33). Paul se rappelle ce moment non à cause de sa difficulté physique, mais plutôt à cause du personnage ridicule et même risible qui descendait dans cette corbeille. Les chrétiens de la ville de Damas ne pouvaient guère se vanter de la manière élégante dont leur "leader" avait quitté la ville ! Les adversaires de Paul pouvaient parler de ce moment comme d'un

exemple d'un être faible qui faisait honte à l'Église.

Dans le monde antique, la médaille de valeur la plus prisée était décernée à l'homme qui montait le premier sur la muraille pour affronter l'ennemi. Paul se décrit comme l'exact contraire : le premier à descendre. Il n'avait aucune démonstration de puissance ni aucun discours foudroyant pour fasciner la foule. Il osait se glorifier de cette suprême humiliation de sa vie, un événement probablement raconté aussi par ses ennemis pour le discréditer. Selon eux, aucune personne ayant été ainsi humiliée et battue ne pouvait démontrer la puissance de Dieu dans son ministère.

Paul commence toute la défense de son ministère (11.16–33) en parlant "en insensé" (11.21) et en se mesurant à ses adversaires sur chaque point (11.16–22). Mais en 11.23–33, Paul commence à trouver anormal de se glorifier comme eux de ses accomplissements. Au lieu de cela, il offre une liste de difficultés et même d'échecs. La faiblesse qui le ridiculise devient la chose dont il se glorifie. "Qui est faible, que je ne sois faible ? dit-il. Qui vient à tomber, que je ne brûle ? S'il faut se glorifier, c'est de ma faiblesse que je me glorifierai" (11.29–30). Paul refuse de défendre son ministère selon les normes de ce monde. Son service est caractérisé par un travail épuisant, des nuits sans sommeil et des défis au-delà de ses forces.

Cette réponse à ses critiques n'a pas été bien reçue à l'époque, et elle ne serait guère reçue de nos jours. Pour valider nos ministères, nous faisons appel à d'autres critères. Sur nos *curriculum vitae* et nos rapports de fin d'année, nous évitons d'habitude de faire la liste de nos faiblesses. Imaginez une assemblée qui puisse considérer favorablement sur le dossier de son prédicateur la liste d'échecs de Paul. Une Église organisée sur le modèle des grandes sociétés

exigera les signes du succès. La liste de Paul nous rappelle qu'il existe des ministères réussis auxquels nous n'avons jamais prêté attention. Il est donc possible que, selon la norme établie par Paul, certains ministères "réussis" ne le sont pas, en réalité.

LA FORCE DANS LA FAIBLESSE

Lorsque nous comprenons les passages à tabac psychologiques et physiques subis par Paul, nous sommes étonnés de voir que ce fragile "vase de terre" a survécu. Les soins médicaux inadéquats, les mauvais traitements, l'exposition aux éléments, le régime très irrégulier et les déplacements constants dans de mauvaises conditions suffiraient pour épuiser l'athlète le plus robuste. Les multiples occasions où il a frôlé la mort (11.23) ont dû laisser des cicatrices, pour ne pas dire des ravages permanents. La liste des faiblesses de Paul nous surprend, donc, par la démonstration de sa résistance phénoménale. Dans les moments innombrables d'épuisement physique et émotionnel, Paul se donnait toujours à fond et voyait ses forces augmenter, car il puisait en Dieu une réserve de puissance.

CONCLUSION

Le manque de puissance pour assurer nos ministères vient peut-être de notre approche "à la cafétéria", qui cherche toujours à transformer une assemblée pour le prix le plus bas. Comme les Corinthiens, nous aimons noter nos accomplissements sans trop risquer notre niveau de vie confortable. Paul, lui, n'offre pas le confort. La puissance d'un ministère authentique vient, non des programmes les plus créatifs, mais du fait de nous donner complètement à la cause de Christ. Quand nous sommes faibles, c'est alors que nous sommes forts. La marque du chrétien est la faiblesse qui s'ouvre à la puissance de Dieu. ♦